

5^e Année (Nouvelle Série). — N^o 131.

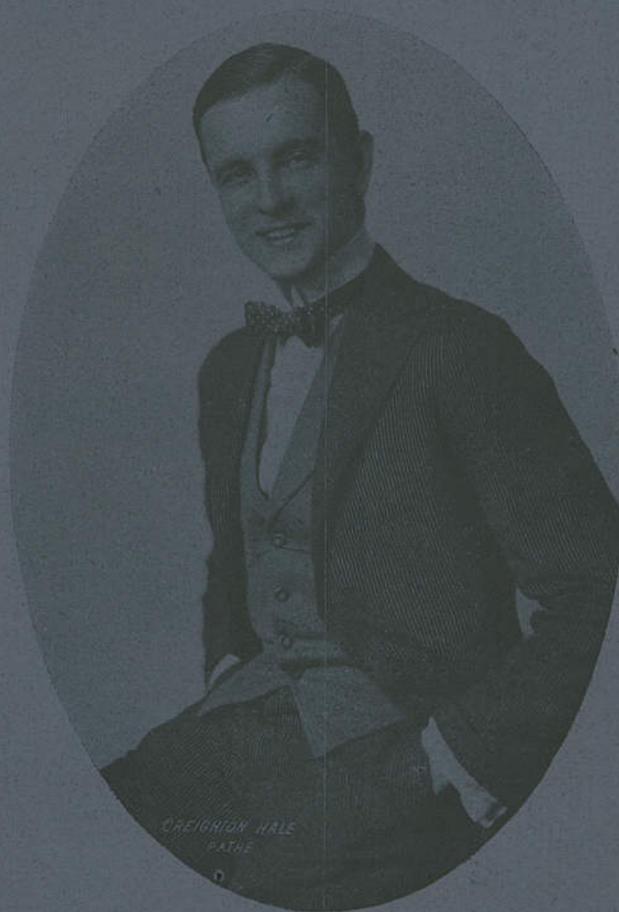
Le Numéro : 0 fr. 75

16 Septembre 1918

le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nord 28-07)



CREIGHTON HALE

le populaire interprète des " *Mystères de New-York* "
reparaît dans " *LE MYSTÈRE DE LA DOUBLE-CROIX* "

PATHE FRÈRES



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

LYON, 27, rue Ferrandière.
BORDEAUX, 26, rue Capdeville.
MARSEILLE, 7, rue Suffren.

TOULOUSE, 44, rue Alsace-Lorraine.
NANCY, 20, rue des Dominicains.
GENÈVE, 9, rue du Commerce.

Oui, mais...

c'est l'A. G. C. qui sortira

CHAQUE

MOIS



de
SEPTEMBRE
1918

à JUIN 1919

UN NOUVEAU FILM

de la nouvelle Série

CHARLOT

Un très beau film français, un drame
de passion et d'émotion intense interprété
par de remarquables comédiens français
c'est

Déchéance

Pièce moderne inédite en 4 actes

par Michel ZÉVACO



Mlle BRIEY
de l'Odéon
(rôle de Marie Roland)

M. GRÉTILLAT
de l'Odéon
(rôle de L'Inconnu)

M. LAGRENÉE
de la Comédie-Française
(rôle de Julien)

M. Pierre MAGNIER
de la Porte-Saint-Martin
(rôle de Jean Roland)

Le Film Apollon
Consortium

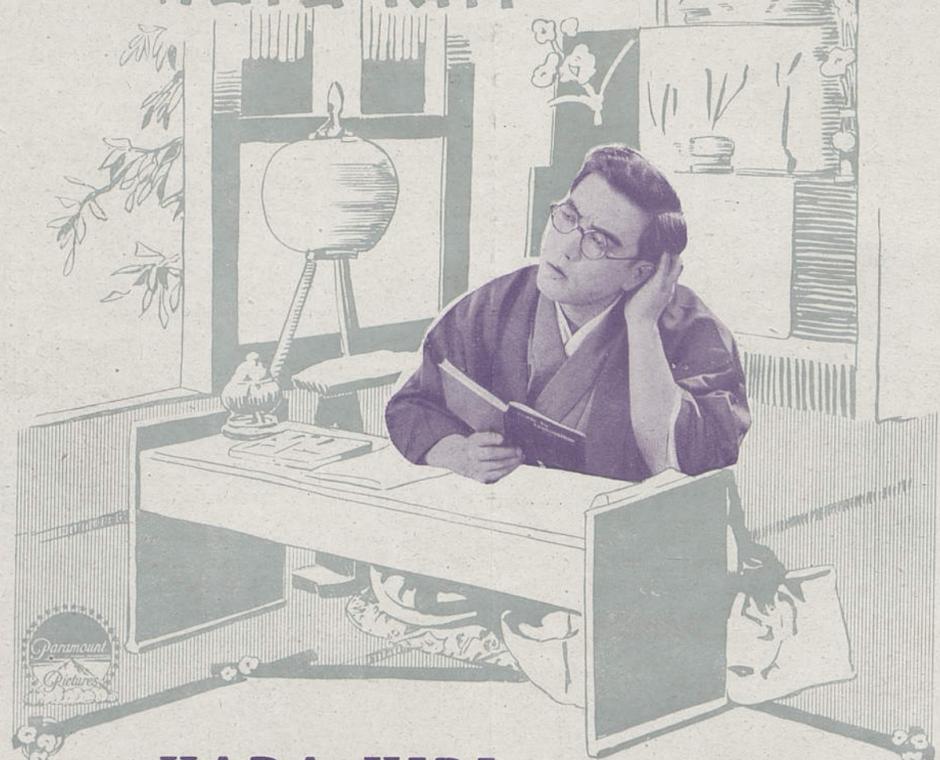
PATHÉ FRÈRES Concessionnaires

Le Film Apollon
Consortium

Sessue Hayakawa

dans

Hara-Kiri



HARA-KIRI

COMÉDIE DRAMATIQUE EN 4 PARTIES

JESSE
LASKY



EXCLUSIVITÉ
GAUMONT

Édition 18 Octobre
28, Rue des Alouettes

COMPTOIR CINÉ-LOCATION
GAUMONT

et ses Agences Régionales

Longueur 1.400 m.

Tél. : Nord 40-97, 51-13, 14-23

5^e Année — N^o Série N^o 131

Le Numéro : 0 fr. 75

16 Septembre 1918

LE FILM

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

CINÉMATOGAPHE

THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL

ABONNEMENTS	
FRANCE	
Un an	25 fr.
Six mois	13 fr.
ETRANGER	
Un an	30 fr.
Six mois	18 fr.

Directeur :
HENRI DIAMANT-BERGER

Rédacteur en Chef :
LOUIS DELLUC

Rédaction et Administration :
28, Rue du Delta
PARIS
Téléphone : NORD 28-07



Le pourcentage



J'y reviens et j'y reviendrai encore jusqu'à ce qu'il ait été adopté. Il est fatal qu'il le soit un jour, car on n'échappe pas à la logique des choses. Les intérêts du loueur et de l'exploitant doivent être communs. Un film n'est pas une marchandise à prix fixe comme de la moutarde ou du drap. Nous devons échapper aussi bien aux prix ridicules qui se payent et qui s'augmentent d'intermédiaires en intermédiaires, qu'au nivellement par la médiocrité que la concurrence amènera avec la dégringolade des prix sans bénéfice pour l'exploitant. Les cinémas ne sont pas en concurrence qu'entre eux. Ils sont contraints de donner de meilleures distractions, à prix égal, que les théâtres, les music-hall et les cafés-concerts. Aucun exploitant ne niera la nécessité de donner de bons films. Nous sommes même heureusement condamnés à de constants progrès.

Je crois avoir démontré que le pourcentage était la seule mesure d'où puisse venir à temps le salut du film français. Or c'est là une question dont les exploitants français n'ont ni le droit, ni le désir de se désintéresser. Si l'un d'eux pense pouvoir le faire, qu'il ose le dire. Si l'un d'eux croit que son métier puisse être intéressant et prospère lorsque le marché sera entièrement aux mains de l'étranger, lorsqu'il sera à la merci d'un trust disposant de capitaux inconnus ici, qu'il réfléchisse.

Il ne faut pas non plus s'endormir dans un mol optimisme, se figurer que l'effort actuel de quelques artistes suffira à relever le film français et attendre du ciel ou de la fin de la guerre un salut providentiel.

Oui, cette année nous allons produire quelques films dignes de nous, dignes de notre passé, dignes de préparer

l'avenir. Oui, je reçois de mes excellents amis Gance, Pouctal, Barroncelli, Nalpas, des nouvelles qui me prouvent leur ardeur à la lutte, leur foi dans le succès, leur travail, leur mérite. Oui, nos amis Krauss avec *Le Chemineau*, Mercanton et Hervil avec *Bouclette*, et les Grandais viennent d'entrer en Amérique. Mais ce n'est pas assez. Pour qu'une production puisse exister, il faut qu'à la qualité, elle joigne une certaine quantité. Il faut enfin que les efforts artistiques soient assurés du succès financier. Le désintéressement ne peut pas se soutenir indéfiniment. Ce n'est pas de la philanthropie ou du patriotisme commercial absolu que le salut viendra. Lorsqu'un éditeur aura, pendant un an, ou deux ans, ou dix ans, payé du film français deux fois ce que lui coûte le film américain d'égale qualité, il renoncera à la lutte contre ses concurrents dégagés de risques et de scrupules. Oui, nous les en blâmerons quand même ici, mais leurs actionnaires français les approuveront et leur interdiront même de poursuivre un effort nuisible aux dividendes. Il faut que le film français soit une bonne affaire. Il faut que les producteurs dont j'ai cité les noms gagnent des sommes qui les dispensent de céder aux offres américaines. Il faut que ceux qui ont cédé déjà, les Capellani, les Chautard, les Perret, les Tourneur et Max Linder, et d'autres, nous reviennent.

Max, pour ne prendre que cet exemple, me disait l'autre jour qu'il ne demandait qu'à tourner en France pour la moitié de ce qu'on lui offre en Amérique. Eh bien dans l'état actuel du marché, cette moitié on ne peut la lui offrir sans un risque considérable. Il me priait du reste, en même temps, de noter que l'offre dont parlait dans sa dernière

lettre M. Pathé et qui avait précédé son départ, offre de 1.300.000 francs pour quinze films comportait l'engagement pour lui de fabriquer les films et qu'il devait pour cela engager un metteur en scène (c'était Léonce Perret), Pearl White et qu'il touchait davantage et sans risque de l'Es-sanay pour tourner huit films comme acteur. Mathématiquement, il en sera ainsi de tous ceux qui se distingueront chez nous tant que l'édition française ne pourra pas les payer à des prix sinon égaux au moins proportionnels. Je pourrais énumérer les offres qu'ont reçu les artistes que nous aimons. Et, je le dis, ils ont du mérite à rester ici.

Oui, la France est une pépinière d'artistes et nous pourrions en fournir le monde, mais encore convient-il que nous puissions en garder quelques-uns ici, et non les pires. La première partie du programme, l'épuration que je réclame depuis longtemps, est en bonne voie. La seconde reste entière à accomplir. Créer des artistes d'une part. Leur assurer un débouché de l'autre.

La France reste leur principale ressource. Il faut amplifier cette ressource et il faut éviter que ce supplément de ressources parte à l'étranger. Les loueurs ne nous intéressent guère en tant que commerçants. En tant que soutiens du film français, ils deviennent dignes de nos soucis. L'entente est réalisable entre eux parce qu'ils ne sont pas encore nombreux et que je reconnais qu'ils sont tous bien disposés envers le film français. C'est donc d'eux que doit venir la décision utile, la seule que je conçoive, la perception que j'ai indiquée. Personne à l'heure actuelle n'en a indiqué d'autre. Il est compréhensible que cette mesure ne puisse venir des exploitants plus nombreux, plus dispersés, réellement plus séparés les uns des autres par des considérations diverses. Ce serait une erreur grossière de leur part que de croire qu'ils perdraient de leur indépendance en se soumettant au pourcentage. Je n'ai jamais entendu dire que les directeurs de théâtre se crussent les esclaves des auteurs à qui ils en payent un. Le contraire me semble exister davantage. Ce n'est pas parce que le prix sera plus juste que les films des loueurs seront obligatoirement placés où ils voudront. Le choix sera le même entre les divers concurrents. La discussion des prix sera supprimée et l'exploitant n'aura qu'à composer ses programmes sans souci de surenchère. Si l'on m'objecte qu'ainsi les films les meilleurs iront inévitablement aux plus fortes recettes, je demanderai en quoi cela nous changera d'à présent.

Ce n'est pas la loi de l'offre et de la demande qui doit régler le prix des films, mais leur succès auprès du public, seul critérium de leur valeur marchande. Il y a des établissements qui réalisent des bénéfices élevés avec des programmes choisis au petit bonheur et au moindre prix, tandis que de nombreux exploitants peinent à composer de bons programmes qui leur coûtent très cher. Inégalité, injustice; donc mauvaise base commerciale. Moralement, industriellement, commercialement, le pourcentage est la meilleure solution. Que ceux qui ont des objections à me faire, me les écrivent et nous les discuterons de bon cœur. Il nous faut la courtoise bonne foi de tous. Il ne faut pas que cette mesure soit imposée sans explications mais qu'elle soit adoptée, la question élucidée.

HENRI DIAMANT-BERGER.

En Amérique

Je vais partir pour New-York le mois prochain afin d'y organiser les services du *Film* et d'y tenter le placement d'une vingtaine de films français choisis dans toutes les productions parmi les meilleures bandes. Cette expérience me semble utile pour juger réellement des possibilités de vente en Amérique, pour collectionner les critiques et les remarques utiles à nos producteurs. J'ai trouvé auprès de ceux-ci je m'empresse de le dire, les plus grandes facilités pour accomplir cette mission et je suis également assuré de précieux concours américains. Je tâcherai également d'organiser dans une certaine mesure un échange de films plus normal. Loyalement, je tiendrai mes lecteurs au courant de mes démarches. A ce sujet, je tiens également à repousser du pied les bruits intéressés que l'on cherché à faire courir et qui tendraient à laisser croire que j'ai cédé *Le Film* à une personnalité ou à un groupe quelconque.

Toutes mesures sont prises, bien entendu, pour que *Le Film* ne souffre pas de mon absence. De nouveaux collaborateurs sauront lui donner une ampleur nouvelle, un intérêt accru. J'en reste le directeur, le propriétaire, le responsable. Ce n'est pas dans des journaux toujours mal informés qu'il faut chercher des renseignements, et mes lecteurs seront toujours avisés les premiers des modifications que je pourrais être amené à faire au *Film*, si j'en voyais la nécessité, comme ils sont avisés les premiers de ce qui se passe dans notre industrie.

H. D.-B.

Nécrologie

Nous apprenons avec regret que le lieutenant Pierre Marcel, chef de la Section Cinématographique de l'Armée vient d'avoir la douleur de perdre sa fille unique. Nous prions le lieutenant Pierre Marcel qui a su se faire dans notre corporation par sa courtoisie et sa sincérité de nombreux amis, de trouver ici nos condoléances émues pour l'affreux malheur qui le frappe inopinément.

A nos Lecteurs

Notre prochain numéro sera notre numéro de rentrée. Il paraîtra en octobre et comprendra nos 132 et 133. Il sera mis en vente au prix de trois francs et sera envoyé sans supplément à nos abonnés. Que ceux qui désirent se l'assurer s'inscrivent de suite et s'abonnent, ou nous envoient 3 fr. 30 pour le recevoir dès son apparition, ou encore nous avisent de le leur présenter contre remboursement de la même somme.

LE FILM.

MEMENTO

Inauguration

C'est vendredi dernier que le Royal Wagram a ouvert ses portes. M. Fournier, son aimable directeur, avait convié à la première de nombreuses notabilités parisiennes et cinématographiques. Un programme de choix remporte un succès mérité. La salle est excessivement nette de lignes, vaste, claire, richement ornée. Le balcon est une véritable corbeille où le Tout-Paris se retrouvera bientôt chaque semaine. Nos félicitations et nos vœux de succès.

* *

On tourne

M. Hervil après les vacances de Mlle Suzanne Grandais, recommence à mettre en scène une comédie de lui avec notre charmante étoile.

M. Barroncelli est rentré à Paris ayant tourné *Ramuntcho*, de Pierre Loti, dans les Pyrénées.

Pouctal commence ces jours-ci les intérieurs de *Travail*, au théâtre du Film d'Art.

M. Maudru vient de terminer à l'A. C. A. D. *La Mascotte des Poilus* qui fait suite aux fameux *Poilus de la IX^e*.

M. Priollet, directeur du Film Apollon, guéri d'une longue maladie va recommencer à tourner.

Enfin M. Marodon dont le *Masamor* débute la semaine prochaine, se remet au travail vers la fin du mois.

M. Violet met en scène les films de Marcel Lévesque.

* *

Le feu

Un accident a eu lieu aux usines Pathé, à Joinville, où des déchets de pellicule ont brûlé, blessant mortellement deux employés qui n'ont pas survécu à leurs blessures. L'incendie a été rapidement circonscrit et la fabrication n'a pas été interrompue.

La semaine dernière déjà soixante-quinze tonnes de déchets avaient brûlés sur les docks d'embarquement de New-York et avaient été entièrement détruits.

* *

On ouvrira bientôt

Rencontré à Paris notre ami Max Linder, qui sort guéri de Leysin. Il visitait les travaux de son cinéma qu'il compte inaugurer avant son départ pour l'Amérique où l'attendent des offres fabuleuses à moins que d'ici là une maison française...

L'Art et l'Amour

M. Vuillermoz a-t-il lu ces lignes de M. Firmin Gémier au sujet de la crise du théâtre en France et de ses remèdes.

« Le premier remède est de renoncer à l'unique sujet de notre théâtre bourgeois, au cocuage.

« L'adultère est un grand ressort des sentiments humains, mais, tout en conservant l'Amour (avec un grand A), croyez-vous que la politique, les affaires, l'ambition ne sont pas des sources aussi fécondes? Que les écrivains secouent leur paresse et leur facilité, qu'ils se donnent la peine de sortir, qu'ils regardent les carrefours de la vie, comme la Bourse, le Palais-Bourbon, le Sénat, etc. Ils trouveront des centaines de sujets de drames, de comédies, de tragédies et de vaudevilles ».

Qu'en pense l'honorable rédacteur du *Temps* qui reprochait à M. Pathé de réclamer le même effort du cinéma? Traitera-t-il M. Gémier de mercanti? Et ceci n'est-il pas la meilleure preuve qu'il y a communauté de vues plus fréquente qu'on ne pense entre l'industriel et l'artiste.

* *

Ames de fous

Nous apprenons que le beau film de Mme Germaine-Albert Dulac — dont la présentation est bien proche — deviendra, en raison de son importance un film à épisodes. Un grand quotidien publiera en même temps le roman composé d'après le scénario de Mme G.-A. Dulac. Cela nous vaudra d'applaudir pendant six semaines cette bande remarquable et ses interprètes : Eve Francis, Volnys, Suzanne Parisis, Djemmil-Anik, S. de Pedrelli, Polonio, etc.

La Compagnie Générale des Établissements **PATHÉ FRÈRES** prie Messieurs les Directeurs de Cinémathèques de lui faire l'honneur d'assister à la première vision de l'œuvre d'ABEL GANCE

“ **La Dixième Symphonie** ”

le mardi 1^{er} octobre, à 9 heures 1/2, au Palais de la Mutualité, 235, rue Saint-Martin.

LA DIRECTION



DU DÉCOR

par Louis Aragon

Nous avons une grande joie à publier ces pages neuves de Louis Aragon. Neuves, oui, elles le sont par les idées et les impressions qu'elles apportent. Neuves encore plus par leur saveur aigüe où se reconnaît la manière de notre jeune littérature qui s'éveille. Louis Aragon, poète, se manifeste dans ces jeunes revues d'avant-garde, comme Sic, où s'avouent, à côté de quelques faiseurs, des sensibilités de haut goût. Leurs esprits délicats aiment fort ces recueils d'essais modernes qui révèlent si aisément parfois ce que demain fera, ou, hélas, ce que hier n'a pas fait.

C'est là, je le confesse, que j'ai trouvé les plus nettes compréhensions du cinéma.

Les jeunes esprits audacieux sont chez eux au cinéma. Ils

Ce grand démon aux dents blanches, les bras nus, parle sur l'écran une langue inouïe, mais qui est celle de l'amour. Les hommes de tous les pays l'entendent et s'émeuvent mieux du drame joué devant un mur lyriquement orné d'affiches, que de cette tragédie illustre à laquelle nous convie le plus subtil acteur devant le plus fastueux décor. Ici, le trompe-l'œil fait faillite : le sentiment nu triomphe, et le cadre doit l'égaliser en puissance poétique pour toucher notre cœur.

La porte d'un bar qui bat et sur sa vitre les lettres capitales de mots illisibles et merveilleux, où la vertigineuse façade aux mille yeux de la maison à trente étages, ou cet étalage enthousiasmant de boîtes de conserves (quel grand peintre a composé ceci ?), ou ce comptoir avec l'étagère aux bouteilles qui rend ivre à sa vue : tous fonds si nouveaux

y reconnaissent la première réalisation de leurs recherches. Le cinéma n'a-t-il pas dès maintenant expliqué tous les prétendus désordres de la peinture ? De l'impressionnisme au cubisme, tous les jeux des tons, des lignes et des plans se détaille prodigieuse par la moving picture. La poésie s'y accorde de même, et la musique aussi. Mais tout cela se dit rarement. Car à quoi bon parler, puisqu'on est à peu près sûr de n'être pas entendu ?

J'offre précieusement les pages de Louis Aragon à nos lecteurs d'aujourd'hui. Et je les offre encore plus à ceux de plus tard qui auront la curiosité — après notre révolution — de feuilleter le Film du mois de septembre 1918.

L. D.

malgré cent redites qu'ils créent une neuve poésie pour les cœurs dignes de vivement sentir, et que devant eux désormais pourront se dérouler les dix ou douze histoires toujours racontées aux hommes depuis l'invention du feu et de l'amour, sans jamais lasser les sensibilités de ce temps-ci qu'excellent les crépuscules, les châteaux gothiques et les paysanneries.

Assez longtemps, nous avons suivi nos frères aînés sur les cadavres d'autres civilisations. Voici venir le temps de la vie. Nous n'irons plus nous émouvoir à Bayreuth ou à Ravenne avec Barrès. Plus beaux nous semblent les noms de Toronto ou de Minneapolis. Quelqu'un a parlé de magie moderne. Comment mieux expliquer ce pouvoir surhumain, despotique qu'exercent même ceux qui ne le reconnaissent pas tels éléments jusqu'ici décriés des *gents de goût*, et qui

sont les plus puissants contre les âmes les moins sensibles à l'enchantement des projections ?

Avant l'apparition du cinématographe, c'est à peine si quelques artistes avaient osé se servir de la fausse harmonie des machines et de l'obsédante beauté des inscriptions commerciales, des affiches, des majuscules évocatrices, des objets vraiment usuels, de tout ce qui chante *notre* vie, et non point quelque artificielle convention, ignorante du corned-beef et des boîtes de cirage. Ces courageux précurseurs, qu'ils fussent peintres ou poètes, assistent aujourd'hui à leur propre triomphe, eux qu'un journal ou un paquet de cigarettes savait émouvoir, quand le public tressaille et communique avec eux devant tels décors dont ils avaient prédit la beauté. Ils connaissaient cette fascination des hiéroglyphes sur les murs, qu'Ange les ait tracés à la fin d'un festin ou que le destin en ait imposé la hantise ironique sur le chemin d'un héros malheureux. Ces lettres qui vantent un savon valent les caractères des obélisques ou les inscriptions d'un grimoire de sorcellerie : elles disent la fatalité de l'époque. Nous les avons déjà vues, éléments d'art, chez Picasso, Georges-Braque ou Juan-Gris. Baudelaire avant eux savait le parti qu'on peut tirer d'une enseigne. L'immortel auteur d'*Ubu-Roi*, Alfred Jarry, avait utilisé quelques tronçons de cette poésie moderne. Mais seul le cinéma qui parle directement au peuple pouvait imposer ces sources nouvelles de splendeur humaine à une humanité rebelle à qui cherche son cœur.

Il faut ouvrir les yeux devant l'écran, il faut analyser le sentiment qui nous transporte, et raisonner pour découvrir la cause de cette sublimation de nous-mêmes. Quel nouvel attrait trouvons-nous, blasés du théâtre, à cette symphonie en blanc et noir, plus pauvre de moyens, privée du vertige verbal et de la perspective de la scène ? Ce n'est pas le spectacle de passions éternellement semblables, ni — comme on eut aimé le croire — la fidèle reproduction d'une nature que l'Agence Cook met à notre portée, mais la magnification de tels objets que sans l'artifice de l'écran notre faible esprit ne pouvait susciter à la vie supérieure de la poésie. La preuve en est, du pitoyable ennemi des films qui décrochent à l'arsenal miteux des vieilleries poétiques, déjà reconnues et patentées, les éléments de leur lyrisme : films historiques, films où les amants crèvent de clairs de lune, de montagnes ou d'océans, films exotiques, films nés de toutes les conventions passées. Tout notre émoi subsiste pour ces chères vieilles aventures américaines qui relatent la vie quotidienne et haussent au dramatique une banknote sur laquelle se concentre l'attention, une table ou repose un revolver, une bouteille qui deviendrait une arme à l'occasion, un mouchoir révélateur du crime, une machine à écrire qui est l'horizon d'un bureau, la terrible bande des télégrammes qui se déroulent avec des chiffres magiques qui enrichissent ou tuent les banquiers ! Oh ! ce mur quadrillé des *Loups* sur lequel l'homme de Bourse, en bras de chemise, écrivait le cours des valeurs ! Et encore cette machine contre laquelle s'adosait *Charlot pompier* !

Les enfants, poètes sans être artistes, fixent parfois un objet jusqu'à ce que l'attention le grandisse, le grandisse tant, qu'il occupe tout leur champ visuel, prend un aspect mystérieux et perd toute corrélation avec une fin quel-

conque. Ou ils répètent inlassablement un mot, tant et si bien qu'il se dépouille de tout sens pour demeurer un vocable poignant et sans but, qui parvient à leur tirer des larmes. De même à l'écran se transforme au point d'endosser de menaçantes ou énigmatiques significations ces objets qui, tout à l'heure, étaient des meubles ou des carnets à souches. Le théâtre est impuissant à pareille concentration émotive. Doter d'une valeur poétique ce qui n'en possédait pas encore, restreindre à volonté le champ objectif pour intensifier l'expression, voilà deux propriétés qui contribuent à faire du décor cinématographique le cadre adéquat de la beauté moderne.

Si le cinéma, à cette heure, ne se montre pas toujours le puissant évocateur qu'il pourrait être, même dans ces films américains, les meilleurs qui permettent de dégager une poésie de l'écran du fatras des adaptations théâtrales, c'est que les metteurs en scène, parfois avec le sentiment aigu de sa beauté, n'en connaissent pas les conditions philosophiques. Je voudrais qu'un metteur en scène fut un poète et un philosophe, mais aussi le spectateur qui juge son œuvre. Pour goûter pleinement par exemple, *Charlot musicien*, je crois indispensable de connaître et d'aimer les tableaux de l'époque bleue de Pablo Picasso, où des Arlequins aux hanches maigres regardent se peigner des femmes trop droites, d'avoir lu Kant et Nietzsche, et de se croire un cœur plus haut que celui de tous les hommes. Vous perdrez votre temps à voir *Mon gentilhomme batailleur*, si vous n'avez d'abord lu la Philosophie de l'Ameublement, d'Edgar-Alain Poë, et sans connaître les aventures d'Arthur Gordon-Pym, quel plaisir des yeux prend-on au *Naufrage de l'Alden-Bess* ? Il faut avoir regardé ainsi à travers une esthétique mille films imparfaits, et seulement alors chercher à en extraire les beautés, éléments de synthèse pour une mise en scène meilleure. Le cinéma, seule école de cinéma, méditez ce programme. C'est là que vous trouverez les matériaux utiles, mais à condition de les discerner. Cette nouveauté n'est pas si présomptueuse : Charlie Chaplin remplit les conditions que je voudrais voir exiger. S'il vous faut un modèle, inspirez-vous de lui. Seul, il a cherché le sens intime du cinéma, et toujours persévérant dans ses tentatives, il a poussé le comique jusqu'à l'absurde et jusqu'au tragique, avec une veine égale. Le décor dont Charlot groupe les éléments autour de son personnage, participe intimement à l'action ; rien n'y demeure inutile, et rien n'en est indispensable. Le décor, c'est la vision même du monde par Charlot, avec la découverte de la mécanique et de ses lois, qui hante le héros à tel point, que par une inversion des valeurs, tout objet inanimé lui devient un être vivant, toute personne humaine un mannequin dont il faut chercher la manivelle. Drame ou comédie, au gré du spectateur, l'action se borne à la lutte entre le monde extérieur et l'homme. Celui-ci cherche à percer les apparences, ou se laisse tour à tour berné par elles, et déchaîne de ce fait mille cataclysmes sociaux, conséquences de quelques changements du décor. Je demande qu'on étudie la composition du décor dans un *Charlot*.

Que le cinéma prenne garde : il est beau d'être dépouillé de tout ce qui est verbal, mais l'art ici doit suppléer à la parole, et c'est quelque chose de plus que la représentation

exacte de la vie. C'est sa transposition suivant une sensibilité supérieure. Déjà le cinéma, maître de toutes ses déformations a timidement essayé ce procédé qui a séduit tous nos grands peintres depuis Ingres. Un esprit indépendant s'est fait son défenseur dans d'audacieux projets, irréalisés encore. Mais le cinéma tend trop à demeurer une succession rapide de photographies. L'idéal cinématographique n'est pas le beau cliché : aussi condamnerai-je violemment ces films italiens qui ont eu leur heure de vogue, mais dont nous sentons aujourd'hui la non-valeur poétique, la nullité exaltatrice. Réclamer des metteurs en scène qui aient une esthétique et un sentiment de la beauté, ce n'est pas assez : nous piéti-nerions, et le temps dépasserait qui ne saurait le suivre. Il leur faut une esthétique audacieuse et neuve, et le sentiment de la beauté moderne. A cette condition, le cinéma s'affranchira de tous les alliages hétéroclites, impurs et funestes qui l'appartiennent au théâtre dont il est l'irréductible ennemi.

Il est indispensable que le cinéma prenne une place dans les préoccupations des avant-gardes artistiques. Elles possèdent des décorateurs, des peintres, des sculpteurs. C'est à

eux qu'il faut faire appel si l'on veut ramener quelque pureté dans l'art du mouvement et de la lumière. On veut s'en remettre à des académiciens, à des acteurs arrivés, et c'est folie, anachronisme. Cet art est trop profondément de ce temps pour confier son avenir aux hommes d'hier. Cherchez en avant ses soutiens. Et ne craignez pas de heurter le public qui jusqu'ici vous a menés. Je sais que ceux à qui cette tâche incombera devront s'attendre à l'incompréhension, au mépris, à la haine. Mais il ne faut pas craindre cela. La belle chose qu'un film hué par la foule ! Je n'ai jamais entendu le public que *rigoler* au cinéma. Il est temps qu'on le fouette au visage pour savoir s'il a du sang sous la peau. Il manque encore au cinéma la consécration des sifflets pour avoir la considération des gens de cœur. Procurez-la lui, qu'enfin apparaisse la pureté qui attire les crachats ! Quand, devant l'écran nu de projections sous la lumière seule de la lanterne, aurons-nous ce sentiment de la virginité redoutable,

Le blanc souci de notre toile ?

O pureté, pureté !

Louis ARAGON.



Un an au "Film"

Depuis un an, "Le Film" a publié des articles, des études ou des confidences de Colette, S. de Napierkowska, Robinne, Suzanne Grandais, de Max, Eve Francis, Abel Gance, Marcel Lévesque, Armand Bour, Henri Roussel, Signoret, Jacques Guérin-Catelain, Germaine A.-Dulac, Jean Toulout, Séverin-Mars, Jacques Grétilat, Paul Fort, Charles Pathé, Georges Lacroix, La Femme de Nulle Part, Marcel L'Herbier, Musidora, Henri Krauss, Raymond Genty, Un metteur en scène français, Louis Aragon, S. Bernstamm, H. Diamant-Berger, Louis Delluc, etc.

Notre grand Numéro d'Octobre

sera beaucoup plus beau que tous nos numéros de l'année passée puisque ce sera l'année qui vient, commentée, éclairée par cette large vision des prochains efforts du

Cinéma Français



Les Grands Succès de la Saison 1918-19

de

Pathé Frères

L'ÉNIGME

LA COURSE DU FLAMBEAU

LE SCANDALE

N'OUBLIONS JAMAIS

LA TERRE

FANNY WARD
dans INNOCENTE

EXPIATION

CHARLIE CHAPLIN

MARCEL LEVESQUE
(Serpentin)

FROMONT Jeune et RISLER Aîné

Baby
MARIE OSBORNE

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

TRAVAIL

FOLIE D'AMOUR

LA BARRIÈRE DU SANG

L'ENGRENAGE

LA 10^e SYMPHONIE
d'ABEL GANCE

DÉCHÉANCE

LE NAULAHKA

WILLIAM HART, dans
LE GRAND FRÈRE

RAMUNTCHO

Un merveilleux film en série
d'ABEL GANCE

MOLLIE KING,
dans une série sensationnelle
LE MYSTÈRE DE LA DOUBLE-CROIX



La Boue



On nous annonce, pour une fois, ce que comporteront les programmes de la saison prochaine. Nous savons même déjà quels scénarios seront tournés, et par qui ils le seront. C'est presque la production française des deux années futures qui se révèle cet automne.

Le diction familier des hommes d'affaires — et des conquérants — est qu'il faut savoir où l'on va. C'est en effet l'âme même d'un effort que la vision permanente du but — quand il y a un but. Car certains êtres, certains esprits, certaines ambitions, ont un but. Est-ce à dire que le cinéma n'en a pas? Hélas! tout ce qu'il souhaite, c'est de ressembler à soi-même. Et quand il prévoit l'exaltation de son avenir, il n'est question que de singer son passé, ou ce qui lui sert de passé.

Ah! ce n'est pas réjouissant! Quand le cinéma français se décide à prouver qu'il sait où il va, nous nous apercevons qu'il ne va nulle part.

D'étranges polémiques ont ému ce petit monde. Il ne fait pas bon hanter en ce moment les milieux de la cinématographie. On y palabre, on y juge. Une épidémie d'infatuation se propage parmi ces atomes depuis qu'ils croient qu'on s'intéresse à eux. Mais ce n'est pas pour eux que l'attention s'éveille, c'est pour le cinéma,

Quelques esprits avisés vivent près du cinéma. Ils ne prennent pas assez garde à la bassesse quasi unanime de ce qui les entoure. Pourtant, c'est aux parasites fangeux de cet art que la faiblesse de cet art est due. Ils sont comme les microbes. La chambre fermée qui manque d'air et de lumière s'emplit de microbes. On connaît cette agonie des choses...

Je sais que le remède est inconnu et que, pour deux ou trois douzaines de chercheurs, il faut subir des centaines et des milliers d'incapables, d'infimes, d'inexistants, qui dévorent ou rongent les autres. Quelle catastrophe les noiera et nous sauvera?

Les réflexions les plus décourageantes ne sont-elles pas suggérées par l'effort qui se fait? Ou bien faux et lâche. Ou bien énorme, mais dans le vide. Deux cas qui valent zéro.

Depuis quinze ans qu'il est né, le cinéma français a piétiné dans un désert de boue. Il paraît qu'il se désenlise. Du moins, on le crie bien haut. Mais qu'a-t-on changé? On n'a changé que la manière d'en parler, puisqu'il devient gênant de ne s'exprimer qu'en commerçants et en apaches. Le mot « cinquième art » a fait tourner bien des têtes. Tous les marchands de vins se prennent pour des artistes. Mais leur vin n'est que de la vinasse.

En vérité, dites-moi ce qu'on a changé.

Vous avez renouvelé le décor? Non, non. Vous le croyez, mais ce n'est pas vrai. Vous en êtes toujours au théâtre, et vous vous souvenez obstinément de Jambon et de Jusseaume là où il faudrait créer. Les mises en scène de Sarah Bernhardt, d'Albert Carré, d'Antoine, de Gémier étaient belles

dans leur cadre. Votre imagination veut les ressusciter? Elle les use et les pulvérise. Vous ne nous donnez que des figurants d'opérette, quand la ville et la campagne regorgent de vérité humaine et d'expression, et de foule et de rythme. Vous ne nous donnez que des décors de toile, de cartons, de stuc — ou, à la rigueur, les jardins de Chatou, du Vésinet ou de Nice — quand il existe des intérieurs d'art, des maisons de style ou de désordre, des palais de tous âges et de tous tons, et, par la terre, mille et un paysages qui écraseraient vos cartepostalisations.

Changé les interprètes? Ah! je vous en prie, n'insistez pas. Je n'insisterai pas moi-même! A quoi bon vous reprocher ces acteurs ridicules et grossiers, déchets de toutes les scènes ou pires exagérations de la manière « Comédie-Française »? Quant il en surgit un — ou une — vraiment digne de l'écran, on les cache, on en rougit, on leur concède un film une fois l'an et, vite, on les rejette dans la médiocrité de l'oubli — ou des mauvais films. Dans votre cinéma, il n'y a pas un interprète digne de ce nom qui ait donné sa mesure, s'il a quelque ampleur de vue. Dites-moi le contraire!...

Les metteurs en scène peut-être? Les metteurs en scène... Mais publier ici mon avis sur l'avenir véritable de nos metteurs en scène est aussi vain que difficile. Je laisse le paragraphe en blanc.

Décidément, qu'y a-t-il de changé?

J'y suis. Le scénario. Qu'est-ce, en effet, qui peut être changé en comparaison du scénario? Car le scénario est changé!... il est prodigieusement changé!! Seulement, ça ne se voit pas. Après *Forfaiture*, j'ai bien vu une tendance à faire du Bernstein, mais cela n'a pas duré. Pour concurrencer la censure et ses annexes, nos directeurs, exploitants, concessionnaires, ont institué un tribunal inouï qui sera responsable, après tout, de la révolution à venir, si elle vient, ce que je ne vous promets pas.

La grande question qui surexcite ledit tribunal, c'est la morale des foules; car ce qui est grave dans un film, ce n'est pas le film, c'est le spectateur, vous comprenez? Il importe peu d'avoir une œuvre. Il importe d'avoir du public. Donc le scénariste, l'acteur, le metteur en scène, l'opérateur, tous, doivent avoir pour idée fixe que les Américains n'admettent pas l'adultère, que les Italiens..., que les Turcs!... Excusez ma mémoire défaillante. Je n'ai jamais pu être au courant des manies de tout le monde. Sachez — mais vous le savez! — que tout est prévu: on a songé à plaire aux Cafres, aux forçats, aux pingouins, aux jésuites, à Ramsès, à Noë. Cela me fait penser à ces matrones avisées qui savent les petites particularités de chacun et s'arrangent pour les satisfaire. Tout est pour le mieux.

Vous voulez des conserves de porc? Chicago en pond des

boîtes par millions. Vous voulez des comédies? Paris en conditionne des centaines. Tous ces produits font fortune. Vous voulez des films? Pourquoi ne pas les traiter comme la sauce anglaise, les vaudevilles, le corned-beef et l'esprit français? Plaisons, vendons, épaississons.

Qui n'est pas content?

Moi.

Je ne suis pas ennuyé parce que les cinégraphistes sont une association de petits industriels. Que voulez-vous que cela me fasse?

Cela ne me gêne que pour un détail. Un simple détail: cela supprime les films.

Qu'est-ce qu'un film? Une œuvre. Et une œuvre d'art doit être libre. Croyez-vous que les deux livres de Loti aient été conçus pour amuser l'éditeur Calmann-Lévy? Croyez-

vous que les belles pages de Claude Debussy aient été influencées le moins du monde par des chiffres? Croyez-vous que Rodin, Cézanne, Bourdelle, Monet aient peint et sculpté pour obéir aux suggestions des frères Bernheim?

Je demande qu'on facilite la liberté d'action de ceux qui veulent pousser leur art là où ils le veulent. Qu'on leur donne les outils qu'il faut. — et la paix. Ainsi naîtront les films insoucieux des commandes. Quelques-uns seront de « mauvaises affaires ». Mais ce n'est pas sûr. Mallarmé, Verlaine, Rimbaud ne « rapportent » guère qu'une gloire profonde, mais Baudelaire, un jour, s'est « beaucoup vendu ». Il arrive que la beauté « gagne de l'argent ».

Je demande, je veux qu'on essaie. Qu'elle soit d'abord, cette œuvre, et on la vendra après, s'il le faut.

Mais qu'on ne la vende pas avant.

LOUIS DELLUC.

Dans notre Numéro Spécial un article de MAX LINDER sur CHARLIE CHAPLIN

Qui n'a pas lu Jules VERNE ?
qui ne viendra pas voir réalisés sur l'écran ces deux romans célèbres :

20.000 lieues sous les mers

superproduction de "The Universal Films New-York" en 7 parties

Livable le 18 octobre

Longueur approximative : 2.200 mètres

L'Étoile du Sud

Film d'aventures en 4 parties,

adaptation et mise en scène de M. Michel JULES-VERNE

Livable le 25 octobre

Longueur approximative : 1.400 mètres

Le Film JULES-VERNE

Georges ALLIEZ, Directeur
23, rue de la Michodière, Paris. Tél. : Gut. 00-26

L'Invasion des Etats-Unis. Le Cycle des Ames. L'Outrage. La Femme aux Yeux Verts. Lilian Gray

Les Prochains Films Italiens

- Sua Maestra il Danaro et Sua altezza l'amore**, d'après Xavier de Montépin, avec Fabienne Fabrèges (*Fabrèges Film*).
- Primerose**, d'après de Flers et Caillavet, avec Thea et Ugo Piperno (*Cinès*).
- L'Incantesimo**, d'après Henri Bataille, avec Giovanna Terribili Gonzalès (*Medusa*).
- Chi non crede all'amore**, avec Luciano Molinari et Haydée, mise en scène de Alberto Sannia (*Tirrena Film*).
- Girotondo d'undici lancieri**, par Lucio d'Ambra, avec Maria Corvin et Romano Calo (*Lucio d'Ambra Film*).
- Passa la Ruina**, avec Linda Pina (*Electa Film*).
- Lolita**, de Jean Carrère, avec Bianca Stagno Bellincioni (*Tespi Film*).
- I nostri buoni villici**, d'après Victorien Sardou (*Cæsar Film*).
- Nellina**, d'après Roberto Bracco (*Cæsar Film*).
- L'Idiota**, de Luciano Doria, avec Fernande Negri-Pouget (*Cuccari Films*).
- Il diritto all'amore**, avec Maria Jacobini, André Habay et Alberto Collo (*Tiber Film*).
- Il giardino della voluttà**, avec Pina Menichelli (*Itala Film*).
- Il matrimonio di Olympia**, d'après Emile Augier, avec Italia Almirante Manzini (*Itala Film*).
- Addio Giovinezza**, mise en scène d'Augusto Genina, avec Maria Jacobini et Elena Makowska (*Itala Film*).
- La Moglie di Claudio**, d'après Alexandre Dumas fils, avec Pina Menichelli (*Itala Film*).
- Reginetta Isota**, avec Thea (*Cinès*).
- Chonchette**, d'après Marcel Prévost (*Ambrosio*).
- Vertigine**, de Luciano Doria, avec Hespéria et Tullio Carminatti (*Film d'Arte*).
- I sette peccati capitali**, avec Francesca Bertini (*Bertini Films*).
- Ercole**, par Felio Mario (*Stefano Pittaluga*).
- Femmina**, avec Italia Manzini (*Itala Film*).
- Le Détour (La via piu lunga)**, d'après Henri Bernstein, avec Maria Jacobini (*Tiber*).
- Principessa di Bagdad**, d'après A. Dumas fils, avec Hesperia (*Tiber*).
- Maman Colibri**, d'après Henri Bataille (*Cæsar Film*).
- La Storia di un peccato**, avec Soava Gallone.
- Madonna Grazia**, avec Soava Gallone.
- I bassifondi di Marsiglia (Italo-Egiziana Film)**.
- Stradivarius**, avec Iléana Leonidoff (*Olympus Film*).
- Il perfetto amore**, de Roberto Bracco avec Mercédès Brignone et Armando Falconi (*Gladiator*).
- Mimi e gli straccioni**, de Giuseppe Adami, avec Margot Pellegrinetti (*Silentium*).
- La Felicità**, d'Alfredo Testoni, avec Linda Pini (*Silentium*).
- Scampolo**, de Dario Nicodemi, avec Margot Pellegrinetti (*Silentium*).
- Caccia al lupo**, de Giovanni Verga, avec Elisa et Ugo Gracci (*Silentium*).
- La Nemica**, de Dario Nicodemi, avec Linda Pini (*Silentium*).
- Baruffa**, de Luciano Zuccoli, avec Margot Pellegrinetti (*Silentium*).
- Maciste médium, Maciste atleta, Maciste poliziotto (Itala Film)**.
- Maria di Magdala**, de Jean Carrère et Emilio Calvi, mise en scène de Enrico Guazzoni (*Guazzoni Film*).
- Maria di Magdala**, de Fausto Salvatori, l'auteur de *Christus* et de *Fabiola* avec Diana Karenne (*Medusa Films*).
- Turbine**, de Gastone Costa, avec Diana Karenne (*Karenne Film*).
- Cenere e vampe**, avec Bianca Stagno-Bellincioni (*Tespi Film*).
- Frou-frou**, avec Francesca Bertini (*Cæsar Film*).
- La passeggière**, d'après Guy Chantepleure, avec Pina Menichelli (*Itala Film*).
- L'incubo**, avec Thèa, Aurèle Sydney et Giovanni Grasso Junior, mise en scène de Amleto Palermi (*Cinès*).
- Il capitano Fracassa**, d'après Théophile Gautier (*Palatino Films*).
- Le Figlie del mare**, de Sem Benelli, avec Lia Formia, Carmel Disan Giusto, Isabella Savory.
- Il drama di una notte**, avec Lyda Borelli (*Cinès*).
- La Tosca**, d'après Sardou, avec Francesca Bertini (*Cæsar Film*).
- Le pupille nell'ombra**, avec Mario Bonnard (*Electa Film*).
- Le Détour**, d'après Bernstein, avec Maria Jacobini et Alberto Collo (*Tiber Film*).
- La principessa de Bagdad**, d'après Dumas fils, avec Hespéria et André Habay.
- Ténèbre et Fiamme**, avec Lionella, Enna Saredo, Raffaello Mariani, etc...

La Conquête de l'Or. Fedora. Mon Gentilhomme Batailleur. Le Mauvais Garnement.

ÉCHOS ❧ INFORMATIONS ❧ COMMUNIQUÉS



Tous exploitants de cinémas

Sont avisés qu'un film *Christus* a été volé : MM. Caplain et Guégan qui en sont les seuls concessionnaires en France font appel à la solidarité de tous pour signaler à la police et à eux-mêmes les noms et adresses des individus qui leur offriraient l'achat ou la location de ce film.

Seul ont le droit d'en offrir la location : MM. Caplain et Guégan, 28, boulevard Sébastopol, à Paris.

Censuriana

Films interdits par la censure à Alger : *Le Crime de l'Opéra*, *Hélène*, *Martyre* (Edith Cavell), *La Concierge est volage*.

Cinemundus

Nous venons de recevoir le premier numéro de la nouvelle Revue Cinématographique Internationale *Cinemundus*. C'est une élégante brochure à couleurs, richement illustrée, avec des articles et des nouvelles du plus haut intérêt. Nous signalons entre autres des « Impressions et Souvenirs sur Lyda Borelli », un article sur « Le Millien », un autre sur la « Lucio d'Ambra Film ».

La publication est complétée par trois sections rédigées respectivement en français, anglais et espagnol. Le prochain numéro paraîtra le 30 août.

L'abonnement à cette admirable publication pour les six numéros qui paraîtront avant le 31 décembre, est de cinq francs seulement. Adresser lettres et cartes postales à *Cinemundus*, via Boccaccio 8, Rome (Italie).

Le cinéma et la peinture

Chacun est resté frappé, devant l'écran, à la vue de sites qui, non seulement, étaient beaux par eux-mêmes, mais qui encore ajoutaient à leur beauté naturelle par la façon toute de hasard, qu'ils avaient de s'encadrer dans le châssis. Parmi les dédaigneux qui font

fi du cinéma se rencontrent des peintres. Ceux-là n'ont pas compris la précieuse collaboration que leur propose l'écran. De fait, la projection a révélé au paysagiste, depuis le premier jour qu'un opérateur s'est installé sur un chemin de fer en marche, des aspects de nature qui, on peut le dire sans exagération, n'avaient jamais été vus par personne.

Si l'on considère la montagne, il est clair que l'arrangement, équilibré du motif, sa composition selon les principes, ont inspiré Calame jadis et inspirent aujourd'hui Communal.

Il est d'un tableau de glaciers comme d'une scène de genre : il y faut, dit l'école, des oppositions de lignes, des contrastes de clair et d'obscur, en somme toute cette facticité qui est à la base du « grand art de la composition ».

Or, le film qui ne sait pas composer se déplace et enregistre de telle manière que la nature s'y inscrit, en aspects successifs, et au plus grand mépris de la « règle ». Si l'on considère une à une ces images comme autant de tableaux, bientôt on admire l'originalité, le pittoresque neuf de certaines d'entre elles, et quelle belle toile un paysagiste signerait s'il mettait en couleur cette reproduction monochrome d'un site aussi nouveau ! Invraisemblablement, mais avec un art qu'on ne peut nier, la bordure de l'écran sectionne le sujet, dont un peintre, en quête de motifs, eût fait le centre et l'attrait principal de son œuvre. De même sont mis en valeur des détails qu'un art plus fidèle aux usages eût dissimulé dans quel que pan d'ombre.

D'un mot soit dit, tout le vieux procédé du paysage coordonné, équilibré, est bouleversé par ce cinéma anarchiste qui, du coup, ouvre aux paysagistes résolus à ne pas méconnaître cet enseignement, des horizons inexplorés, des moyens audacieux pour donner à leur art, un développement, un renouveau admirables.

Ici n'est point l'endroit de parcourir les paysages peints depuis cent ou deux cents ans et d'y vérifier dans quelle proportion tyrannique le conventionnel y a travesti les libres attitudes de la nature chez les plus aimés de nos paysagistes de Barbizon, l'arrangé, trop souvent, la recherche du beau motif *bien dans le cadre*, a abouti à une monotonie qu'on excuse, que l'on ne

voit peut-être même pas sans les qualités du brillant pinceau, mais qui théoriquement existe jusque dans les œuvres les plus justement célèbres ! Courbet, le révolté, a, comme tout le monde, mis ses paysages en page, en obéissant à cette discipline d'harmonie des lignes et des volumes qui, par ailleurs, conseilla si pleinement Corot, délicieux contrepointiste sur la gamme des tendres soirs et des matins d'argent.

Ne nous plaignons pas. Cette règle, si sévère malgré son apparente souplesse, nous a donné des chefs-d'œuvre. Mais le brutal découpage de la nature par tranches, au cinéma, peut, j'en suis convaincu et j'en appelle aux paysagistes hardis, nous conduire à d'autres chefs-d'œuvre.

Après l'âge du beau motif, bien balancé, bien rythmé, adroitement contrastant dans ses masses et ses valeurs, n'allons-nous pas vers le temps de ces motifs *surpris* et... surprenants où l'ancien codé paysagiste sera contredit par des lois nouvelles ?

Rien d'absolument nouveau en ceci : qu'on se souvienne, le « motif n'importe quoi », cette sorte de haine du « beau motif », tout ce fécond parti pris d'indépendance qui aboutit chez les impressionnistes, à cette glorieuse famille de paysages où les vieilles lois sont déjà si manifestement piétinées. Et encore ? Les *reflets* d'un Claude Monet, ces étangs fleuris de nymphées, et dont on ne voit pas les bords : toiles découpées dans la nature, par un homme de génie exactement comme l'eût fait la mécanique docile d'un cinéma... On pourrait citer d'autres exemples, mais nous n'avons voulu qu'indiquer la question : chacun pourra en méditer à son aise.

Pour nous, il nous semble que le paysage moderne, malgré toutes les libertés qu'on prit avec les « principes de la composition », a une grande victoire, à remporter s'il accepte, pour partir en guerre, les armes que lui propose le cinéma. Abstraction faite de la couleur et à ne considérer que l'agencement inédit des lignes et des plans, j'écris sans hésiter : « C'est bien au cinéma que j'ai vu les paysages les plus beaux ».

Pascal FORTHUNY.
(Oui).



Lundi 16 Septembre, au Gaumont-Théâtre à 10 h. du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 20 Septembre

Gaumont Actualités n° 38, 200 mètres.

Livable le 11 Octobre

Petit Démon, « Film Arcraft, exclusivité Gaumont » (Paramount Pictures), comédie interprétée par Mary Pickford, affiches, photos, 1.360 mètres.

Un Mari volage, « Comédies Christies, exclusivité Gaumont », comédie comique, affiches, photos, 300 mètres.

La Culture du Caoutchouc : L'Œuvre d'une Française en Indo-Chine, « Gaumont », documentaire, 160 m.

Livable le 18 Octobre

Hara-Kiri, « Jesse Lasky, exclusivité Gaumont » (Paramount Pictures), comédie dramatique interprétée par Sessue Hayakawa.

Carrières de Lane, de Volvie, plein-air, 142 mètres.

L'extraordinaire Aventure d'Onésime, « Exclusivité Gaumont », comique, affiches, photos, 450 mètres.

* *



Lundi 16 Septembre, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livable le 18 Octobre

Lugano et son Lac, « Eclair », plein-air, env. 98 m.

Le Coup de Bourse de Carter, « Blue Bird », comédie sentimentale en cinq parties, interprétée par Ben Wilson et Néva Gerber, environ 1.590 mètres.

Son Ennemi bien-aimé, « Tanhauser », drame en quatre parties, d'après l'œuvre de Lloyd Lonergan, interprété par Doris Gray et Wayne Arey, environ 1.430 mètres.

Charlot chez l'Usurier, « Mutual », comique en deux parties, environ 660 mètres.

La Complice, « Jewel » (Série Artistique A. G. C.), drame en six parties, interprété par Miss Elaine Hamerstein, 1.785 mètres environ.

En butte aux perpétuelles avanies de la tante chez qui elle vivait, Annie Gray, jeune orpheline douée d'un réel talent d'écrivain, s'est laissée entraîner par un homme riche, Langdon Van Esland, que son mariage avec une délicieuse

femme n'empêche pas de courir les aventures. Sous le nom de Robert Gordon, et en lui promettant monts et merveilles, il décide Annie à l'épouser sans autre préambule; un compagnon de sa vie de bohème, bien qu'à regret, se décide à l'y aider en procédant à un simulacre de cérémonie légale. Mais l'arrivée subite de détectives lancés sur les traces de Van Esland par sa femme outragée, dessile les yeux de la jeune fille. Elle s'enfuit au plus vite jusqu'à New-York sans pouvoir être rejointe par son ravisseur.

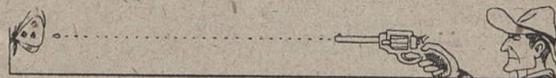
Là, elle entre comme rédactrice au journal « The Ledger », qui a inséré autrefois certaines des nouvelles qu'elle tournait d'une plume si alerte, au grand désespoir de sa tante. Au bout de peu de mois, non seulement elle s'y est fait une position solide par ses qualités professionnelles, mais en outre elle a conquis, par sa gracieuse simplicité, le cœur du rédacteur en chef, Edouard Channing.

Pourtant, sur ce bonheur naissant, voici que l'orage, soudain, s'amoncelle. Miss Grace Spotswell, une de ces personnes qui fréquentent les salons de la haute société à l'affût de scandales est venue apprendre au rédacteur en chef que Mme Van Esland introduit une instance en divorce contre son mari, — sans qu'on puisse d'ailleurs découvrir le nom de la grosse complice de ce dernier. Quelle est cette complice? Voilà la question du jour.

L'article rédigé en ce sens par Channing a le don d'exaspérer Van Esland qui menace d'un procès en diffamation, si le journal ne peut publier ce nom mystérieux. Pour cette enquête délicate, le rédacteur en chef a recours au savoir-faire de son meilleur collaborateur, Miss Gray, à qui il confie le soin de sauver le journal du discrédit en allant interviewer Mme Van Esland pour lui arracher son secret. De fait, celle-ci, dans un moment d'impatience, le laisse échapper : « Oui, elle poursuit son mari en justice; oui, elle demande le divorce; mais de quel droit Annie Gray ose-t-elle se présenter dans cette demeure, puisque — elle ne peut l'ignorer, — c'est elle même la complice du mari coupable? » Celui-ci, survenu, et reconnaissant Annie, s'interpose pour éviter une explication entre les deux femmes. La jeune fille s'en retourne en se promettant bien de lutter pour son honneur; et l'épouse outragée, qui a tout compris, retire sa plainte.

Mais Van Esland a l'audace de venir trouver Channing dans son cabinet, et celui-ci est en train d'ordonner la suppression de l'article incriminé, dans la nouvelle édition qui va être mise sous presse. Annie revient alors de manière inespérée; les explications si franches qu'elle donne à son chef, la détermination qu'elle montre de ne rien céder au public, tout cela vient changer la face des choses. Channing inflige séance tenante une verte correction au vilain monsieur et l'oblige à faire des excuses à sa victime. Puis, comme conclusion, il fait annoncer son mariage avec sa collaboratrice.

* *



Lundi 16 Septembre, à Majestic

CINÉ-LOCATION-ECLIPSE, 4 h/ 30

Livable le 18 Octobre

Alerte au Pensionnat, « Vitagraph », comique, 285 m.

La Carte qui tourne, « Paralta », (drame), interprété par Warren Kerrigan, 1.950 mètres.

MARCEL LEVESQUE (Serpentin)

chez PATHÉ

le 17 septembre
présentation du
premier film de
la série nouvelle



Serpentin a tort de suivre les femmes

PATHÉ FRÈRES
Éditeurs

Au Pied des Pyrénées, « Eclipse », documentaire, 100 mètres.



Mardi 17 Septembre, à 9 h. 1/2, au Palais de la Mutualité

PATHÉ

Programme n° 42

Déchéance, « Film Apollo Consortium », drame, affiches, photos, 1.530 mètres.

Serpentin a tort de suivre les Femmes, « Pathé », comique, affiche, 360 mètres.

Le Parc National de Yosemite (4^e visite), « Pathé-color », plein air, 125 mètres.

Pathé-Journal et les Annales de la Guerre.

Hors Programme

Le Mystère de la Double-Croix, « Pathé », grand cinéma-roman adapté par Guy de Téramond; 6^e épisode: *Le Bar de l'Araignée verte*, 600 mètres.

Marion de Lorme, « Pathé Frères » (S. C. A. G. L.), d'après l'œuvre de Victor Hugo, adaptation et mise en scène de M. H. Krauss, affiches, photos, 1.500 mètres.

La courtisane Marion a fui ses adorateurs, elle a fermé son boudoir bleu, elle a quitté Paris et maintenant, retirée, cachée, ensevelie dans une petite ville de province, à Blois, elle ne vit que pour celui, et par celui qu'elle aime, Didier.

Didier croit Marie pure autant que belle et son amour est ardent, passionné et respectueux. Marie a, à la fois trop d'amour pour le tromper, et trop d'amour pour le détromper. C'est le marquis Gaspard de Saverny qui dénouera le nœud de cette situation équivoque.

Gaspard de Saverny est un jeune débauché insoucieux et élégant. Il a été l'amant de Marion de Lorme, et, venu à Blois, il rencontre la courtisane et la regarde d'une façon un peu galante... trop galante même de l'avis de Didier. Didier a beaucoup vu, beaucoup senti, beaucoup souffert: il méprise les hommes, il est âpre, il est sauvage; il ne croit plus à rien... Si, il croit en Marie, en son amour, en sa pureté.

Sous le plus frivole des prétextes, Didier, le lendemain, propose un duel à celui qui lui a déplu, et les deux jeunes gens se mettent à ferrailer en pleine rue.

Mais en ce temps régnait le cardinal de Richelieu. Or, l'Eminence rouge avait défendu les duels sous peine de mort, et ce jour-là, il avait précisément donné l'ordre au guet de redoubler de surveillance. On sait ce que valaient les ordres du cardinal. Le capitaine quartenier était donc aux écoutes. Tout à coup, il entend le cliquetis des épées et survient au milieu des combattants. Le marquis, au fait des roueries des jeunes seigneurs de cette époque, se laisse tout doucement glisser à terre et fait le mort, et Didier parvient à fuir.

Nous nous retrouvons ensuite au château de Nangis, Gaspard ne s'est pas contenté de faire le mort. Sous un déguisement, le jeune fou s'est mis gravement à traîner son propre cercueil en carrosse, jusqu'au château de Nangis, chez son oncle. Tout est prêt pour les funérailles; à ce moment, une troupe de comédiens demande asile; parmi eux

se dissimulent Didier et Marion, fugitifs. Les deux amoureux défilent maintenant tous les espions de Son Eminence de venir les chercher dans la grange-du château de Nangis. Aussi, tandis que les comédiens sont occupés, les uns à répéter leur rôle, les autres à préparer le repas du soir, eux, les mains dans les mains, parlent de leur amour, font des projets charmants, rêvent un avenir plein de délices.

Hélas! les deux amants ont compté sans le marquis Gaspard qui, toujours insoucieux et léger, s'en vient, tandis qu'on prépare son enterrement, rôder autour de la grange, afin de voir un peu les comédiennes, et reconnaît Marion Delorme. L'aventure est si étrange, l'histoire si folle, que le jeune seigneur évaporé, grille déjà de la conter et ses propos reviennent aux oreilles de Laffemas, le lieutenant criminel, qui arrive bientôt à Didier. Saverny, s'apercevant de la sottise qu'il a faite, veut la réparer, sauver son hôte, et ne réussit qu'à se perdre avec lui.

Le marquis de Nangis et Marion Delorme vont se jeter en vain aux pieds de Louis XIII. Marion obtient, il est vrai, de Laffemas, un sauf conduit, mais Didier refuse de s'évader de sa prison. Il est triste. Ce n'est point par crainte de la mort. Que lui importe? Il sait à présent la vérité sur le passé de sa maîtresse, il sait que Marie s'appelle Marion et son cœur est brisé.

Cependant, la courtisane implore son pardon, il se souvient que cette femme fut bonne et aimante, qu'elle fut la seule étoile éclairant son ciel noir, et avant de mourir, il pardonne.



Mardi 17 Septembre, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

Le Mystérieuse Bienfaitrice, comédie dramatique, interprétée par Ethel Clayton, 1.550 m., affiches, photos.

Ketty et son Gosse, comique, 300 mètres.



Mercredi 18 Septembre à 10 heures, à l'Aubert-Palace

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livrable le 20 Septembre

Aubert-Journal, 150 mètres.

Livrable le 25 Octobre

Les Saisons de l'Amour (L'Été), « Natura-Film », plein-air en couleurs, 145 mètres.

Poppy, « Selznick Pictures », drame (le grand triomphe de Norma Talmadge), affiches, photos, 1.750 mètres.

Pif et Paf Déménageurs, « Inter Océan », comique, affiches, 325 mètres.

Mascamor, « L. Aubert », 9^e épisode: *La Ferme mystérieuse*, drame, affiches, photos, 800 mètres.

La Distance, « Eclair », comédie, interprétation de Mlle Renée Sylvaire, affiches, photos, 1.200 mètres.

Maurice Barlier, industriel de Caen, vit avec sa fille Yvonne. Il entretient des rapports de très grande affection avec son frère Adolphe.

Celui-ci, tandis que son frère s'élevait dans l'échelle sociale, est demeuré homme du peuple.

M. Barlier, par l'intermédiaire d'un banquier de Paris, Desvailly, a acheté les plans d'une invention dont est l'auteur un jeune ingénieur de Vaudreuil.

Or, ce dernier doit tout à un sien oncle, imbu de préjugés nobiliaires, le duc de Saverny.

Desvailly sachant que M. Barlier aura besoin d'agrandir son usine pour l'exploitation du brevet qu'il vient d'acquérir, lui propose l'achat d'un établissement à Paris, mais l'industriel hésite à accepter, car il lui répugne de quitter sa ville natale et surtout son frère.

Néanmoins, par suite de la distance sociale trop grande qui existe entre Adolphe et lui, M. Barlier se voit obligé d'accepter la proposition du banquier.

Rompant avec son frère, il part pour Paris.

A quelque temps de là, les relations reprennent entre les deux frères qui s'étaient brouillés, mais un nouveau conflit surgit, lorsque chez M. Barlier, Adolphe se trouve en présence du duc et y commet tant d'incorrections que le mariage convenu entre Yvonne et Raymond s'en trouve rompu.

Ce conflit, d'ailleurs, s'arrange comme le premier, car Adolphe ayant personnellement compris combien grande est la distance entre son frère et lui, s'efface de façon à ne plus être un obstacle aux projets de son frère.

Charlie-Explorateur, « Inter Océan », dessin animé, 200 mètres.

Ayant acheté un « tacot » d'occasion parmi un lot d'automobiles réformées, Charlie, maintenant retourne à son village natal, rêve d'y conquérir comme chauffeur une gloire nouvelle. Il se voit déjà roi du volant. Pour l'instant, il ne peut se flatter d'être maître de sa machine qui, allant droit devant elle au gré du hasard, l'a conduit dans une situation périlleuse sur le bord d'une tranchée profonde au fond de laquelle passent les trains.

Contenant et contenu, tout dégingole sur les rails juste au moment du passage de l'express. Interminables secondes durant lesquelles, étourdi par le choc et gisant entre les rails sous les débris de son automobile, le vaillant Charlie revit en hallucination, une époque non moins terrible de sa vie: celle où explorant les côtes de la Négronie, il échappa par miracle au terrible Capitaine Kidd, en sautant d'une falaise haute de plus de cent mètres au milieu d'une mer furieuse et infestée de requins.

* *

Mercredi 18 Septembre, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSENHOVEN

Quand on aime, « Cosmopolis », drame, interprété par Léda Gys, 1.313 mètres.

Intervention de Gloriana, « Leamle », comédie sentimentale, interprétée par la petite Zoé Raé, 296 mètres.

Le Truc de Pocheuil, « Transatlantic », comique, 300 mètres.

Imprimerie L'HOIR, 26, Rue du Delta, Paris

Fontaine, nous ne boirons pas...

L'Œuvre a mené campagne contre les romans-cinéma. Nous avons rappelé à l'époque que les journaux n'avaient jamais hésité devant les récits les plus circonstanciés des crimes les plus abominables et les plus susceptibles d'engendrer des imitateurs. Il n'appartenait qu'à *L'Œuvre* de nous en fournir la preuve. Elle le fait dans son numéro du 3 septembre dernier, à l'occasion de l'affaire d'empoisonnement du courtier d'assurances Girard. Voici en quels termes:

« *L'Œuvre* s'était abstenue jusqu'à ce jour de trop parler des affaires criminelles, de donner trop de publicité aux vils instincts, aux basses cupidités dont elles ne sont que le penible aboutissement. Mais l'affaire, dite « d'escroquerie aux assurances », dont la justice est aujourd'hui saisie présente un tel caractère de raffinement et de maîtrise dans le crime qu'il lui semble intéressant de faire exception à la règle qu'elle s'était imposée ».

Ensuite de quoi deux colonnes de détails suivent.

Si M. Gustave Téry avait trouvé ce récit sur un écran, il n'eût pas manqué de préciser à quelle abomination la vulgarisation de ces procédés allait conduire la jeunesse française! Il suffit donc qu'un criminel fasse preuve de raffinement et de maîtrise pour être jugé digne des colonnes de *L'Œuvre*. Nous ne voulons tirer aucune conséquence de cette amusante contradiction, mais notre excellent confrère Gustave Téry ne nous en voudra certainement pas de lui faire remarquer qu'il exige de nous plus de retenue que de ses propres rédacteurs!

Dernier chef-d'œuvre de la maison Samuelson :

" TINKER, TAILOR, SOLDIER, SAILOR "

(La deuxième partie divisée en trois)

Interprété par Isobel Elsom et Owen Nares
2.333 mètres environ

" A TURF CONSPIRACY "

Adaptation du fameux roman sportif par Nat Gould
Production de la Compagnie Broadwest
Interprétée par Violet Hopson et Gerald Ames
1.666 mètres environ

" RAFFLES " (Le Cambrioleur Amateur)

Un superbe film interprété par J. Barrymore
2.333 mètres environ

" THE EAGLES EYE " (20 épisodes)

Révélation sensationnelles du Chef de la Sûreté en Amérique

Pour tous renseignements, s'adresser à

LIONEL PHILLIPS
EXPORTATEUR

29 A, Charing Cross Road, Londres

Le Gérant : A. Paty

GLORIANA ◊ CLAIRETTE ◊ ESTELLE

Le plus grand succès de l'année

CIVILISATION

GRAND FILM DE PROPAGANDE

Impression d'art et d'humanité patriotique que nul n'a le droit de laisser perdre



En location à la

S. A. M. FILMS

10, rue Saint-Lazare, Paris

Téléphone : Trudaine 53-75

RÉGION DU MIDI :

4, rue Grignan, MARSEILLE

RÉGION DU CENTRE :

81, rue de la République, LYON

ILS Y VIENNENT TOUS AU CINÉMA